

Elizabeth Jane Howard  
Une saison à Hydra

ZR

LA PETITE VERMILLON



UNE SAISON À HYDRA

## DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

La saga des Cazalet :

ÉTÉS ANGLAIS, Quai Voltaire, 2020

*(À paraître :)*

À RUDE ÉPREUVE II

CONFUSION III

NOUVEAU DÉPART IV



Elizabeth Jane Howard

UNE SAISON  
À HYDRA

Roman

Introduction de Sybille Bedford

*Traduit de l'anglais par Cécile Arnaud*



La Table Ronde  
26, rue de Condé, Paris 6<sup>e</sup>

Titre original : *The Sea Change*.  
Jonathan Cape Ltd.

© Elizabeth Jane Howard, 1959.

© Succession de Sybille Bedford, 1986, pour la préface.

© La Table Ronde, 2019, pour la traduction française, 2020 pour la présente édition.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)

## *Introduction*

À sa sortie, en 1959, *Une saison à Hydra* a été saluée par les critiques pour sa beauté et son originalité. C'est aussi l'un des livres les plus *intéressants* que j'aie jamais lus.

Le thème, indiqué par le titre<sup>1</sup>, semble énoncé – comme en passant, mais avec une surprenante justesse – par l'un des personnages principaux, vers la fin du roman. L'homme est à l'aéroport d'Athènes, au soleil, juste après le décollage d'un avion emportant deux personnes proches l'une de l'autre et proches de lui. Voyant l'appareil « étincelant et tout petit » dans le ciel, il songe : « À présent, même s'ils étaient en train de détacher leur ceinture, ils ne pouvaient pas quitter l'avion. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient du voyage, mais pas y échapper. L'équilibre entre ce qui était inévitable et ce qui pouvait être changé lui apparut une fois encore, alors qu'il tentait de voir son propre cadre... »

*Cet équilibre entre ce qui est inévitable et ce qui peut être changé* – le thème est donc la possibilité d'un changement moral : un changement de perception, de sentiment et, partant, de comportement. Dans *Une saison à Hydra*, un homme et une femme se révèlent capables, à certains moments décisifs, d'opérer un tel changement, malgré – et avec – les contraintes du cadre que constituent leur nature, leurs antécédents et les événements passés. Ce thème du choix, du libre arbitre limité, ne peut jamais être complètement absent d'un roman appelé à durer ; il

---

1. En anglais : *The Sea Change*. Cette expression, empruntée à *La Tempête* de Shakespeare, signifie une profonde transformation. (N.d.T.)

est traité ici de manière très subtile et avec le plus grand réalisme. Ce qui inclut de l'espoir. Un espoir plausible et réaliste qui allège le fardeau des tragédies, de la faiblesse et de la confusion individuelles. Le talent d'Elizabeth Jane Howard est aussi complexe qu'il est original. Je la qualifierais de romantique réaliste, douée d'une grande intelligence littéraire et d'une immense finesse (psychologique, sans être contaminée par le jargon ou les idées reçues), qui adopte les règles classiques – forme, élégance, concision, esprit – dans la langue et la construction de son œuvre.

Le roman se passe au printemps et en été, à la fin des années 1950. Après quelques jours à Londres, l'action se déplace à New York, puis à Athènes et enfin sur l'île grecque d'Hydra. Ces changements de décor et les transitions qui les accompagnent, le vol de nuit pour l'Amérique, les traversées en bateau pour rejoindre l'île puis la quitter, sont intrinsèquement liés au déroulement de la narration. Il y a quatre protagonistes, deux hommes et deux femmes, et leur histoire est racontée tour à tour du point de vue de chacun. Quatre personnages – quatre voix –, qui vivent et réfléchissent à ce qui leur arrive à tel instant, tel jour, chacun selon ses sentiments, son mode de pensée et d'expression. (Un procédé narratif que Mlle Howard utilise également dans son roman *After Julius*, et qui est compliqué à mettre en œuvre; chez elle, ça fonctionne: la symétrie exprime les variations, le rythme et la flexibilité d'une composition musicale.) Pour commencer, nous nous intéressons à trois personnages: Emmanuel Joyce, un auteur dramatique, «et un bon», d'une petite soixantaine d'années; son épouse, Lillian, de vingt ans sa cadette; et Jimmy Sullivan, le disciple d'Emmanuel, son manager et homme à tout faire, qui vit avec les Joyce (même s'ils n'ont pas de foyer: ils séjournent au Claridge, dans des appartements en location ou des maisons de campagne qu'on leur prête pour qu'Emmanuel puisse «travailler», et où ils posent temporairement leurs valises, c'est-à-dire d'innombrables malles dans le cas de Lillian: à chaque voyage, Jimmy passe des heures à l'aéroport pour leur faire franchir la douane). L'attention paraît se concentrer sur Emmanuel. Moitié juif, moitié irlandais, il a échappé à une enfance misérable et violente grâce à



son talent (le mot « génie » est employé par l'entourage et le public) et il est devenu un personnage public, submergé par la gloire, l'argent, l'adulation, et par les exigences de la gloire, de l'argent, de l'adulation et de son œuvre artistique. Les exigences les plus épuisantes sont cependant celles que sa femme lui impose en permanence. Emmanuel n'apparaît pas d'emblée sous son meilleur jour. Le roman s'ouvre sur un mélodrame sordide dont il doit être tenu pour responsable. En quelques pages, on le voit faire amende honorable avec délicatesse et imagination ; nous commençons à le découvrir tel qu'il est, tendre, les nerfs à fleur de peau, irascible, vivant au bord de l'épuisement émotionnel, réservé quoique pas toujours, généreux, ouvert aux tentations, saisissant les occasions de s'échapper ; un homme que sa conscience retient ; un homme bon, semblable, mais seulement par certains aspects, à un personnage de Graham Greene, un homme que la pitié émeut parfois jusqu'à la souffrance.

Il est marié depuis une vingtaine d'années ; elle est tombée amoureuse de lui, avait des désirs artistiques, s'ennuyait dans son milieu étouffant (petite noblesse de campagne, des philistins, avec des relations ; parents décédés, la maison familiale bien-aimée vendue, partie, démolie par les promoteurs, une perte insurmontable). Pour lui, elle était une beauté, la preuve des barrières qu'il avait franchies – une plume à son chapeau. Ils ont eu un enfant, une fille. Elle est morte d'une méningite, à l'âge de deux ans, au terme d'une épouvantable agonie. Lillian, qui a une grave maladie cardiaque, ne peut pas avoir d'autre enfant. Ces morts-là sont les plus difficiles à accepter : après de longues années l'homme en garde une tristesse persistante ; pour la femme c'est une tragédie au présent. Elle ne l'a pas acceptée. À cause de la douleur de cette perte et de sa santé fragile (quand son cœur fait des siennes, elle peut mourir à tout moment), elle exige de son mari un amour et une attention constants, qui viennent concurrencer son œuvre et sa gloire. Il y a répondu par des années de soins assidus, afin de lui insuffler de la vie et le courage de la vivre, une tâche qui s'est accompagnée pour lui d'une appréhension quasi permanente (les humeurs de Lillian, son cœur, ses larmes), par l'agacement et la

déception que lui inspire ce qu'elle est devenue ; une tâche qui a aussi été ponctuée par ses fréquentes infidélités, rarement sérieuses, jamais durables, mais toujours désastreuses pour toutes les parties prenantes (Jimmy devant « ramasser les morceaux », selon son expression). Lillian est restée la priorité. Lorsque nous entrons dans l'histoire, Emmanuel est à bout d'énergie et de patience ; il n'est plus sûr d'être capable, ou même de vouloir écrire une nouvelle pièce. Nous sentons le poids de sa fatigue et de sa tension se traîner au fil des pages.

À travers Lillian, Mlle Howard nous confronte à un dilemme. Elle est là à entretenir sa douleur (la photo de l'enfant morte la suit dans tous ses voyages, trône sur toutes les coiffeuses), avec son élégance, le soin qu'elle porte à ses vêtements et à son apparence, son égoïsme dévorant, son besoin d'être en permanence apaisée, distraite ou les deux. On aurait envie de la battre, puis on se souvient. Et c'est vrai aussi qu'elle est belle, intelligente, capable de gentillesse, et sensible à au moins certains aspects du monde extérieur – les paysages, la bonne nourriture, les fleurs, la peinture. Elle s'exprime bien ; et elle n'est pas dupe d'elle-même. C'est ce qu'elle fait de cette lucidité qui laisse à désirer.

Jimmy est d'une nature complètement différente – né dans un taudis anglais, orphelin, transplanté en Amérique par des parents immigrants, abandonné pour être élevé dans une triste institution charitable et bureaucratique, contre laquelle il tente de ne pas garder un trop fort ressentiment, aidé en cela par Emmanuel, qu'il aime et comprend. Jimmy est un chien perdu sans collier ; il a combattu dans l'armée américaine, parle « avec une espèce d'accent américain », mais se raccroche à sa naissance anglaise comme à l'une des seules choses qu'il possède. C'est un jeune homme charmant, quoique parfois un peu austère ; il a des principes. Passionné de théâtre, parfait dans son travail d'assistant metteur en scène, de médiateur, de pacificateur, il est indispensable à Emmanuel, qui constitue le centre de sa vie – Jimmy n'a pas de vie à lui, tout juste une petite amie de temps en temps, vite abandonnée. Il est souvent furieux contre Lillian (quand il voit l'effet qu'elle a sur Emmanuel et son travail), mais elle sait aussi le charmer ; il veille sur elle également. Ces trois-là forment une famille.

Puis vient le quatrième personnage, étranger au trio, le catalyseur. C'est la nouvelle secrétaire qu'il faut embaucher d'urgence – les Joyce s'apprêtent à partir à New York pour recruter la distribution d'une pièce. Fille de pasteur, tout juste débarquée du Dorset dans un manteau informe en poil de chameau, avec un exemplaire de *Middlemarch* dans la poche, à peine dix-neuf ans et ne connaissant rien à la vie : telle est Alberta, une création comme il en existe peu d'aussi originale et charmante. Je ne gâcherai pas son effet en en révélant davantage.

Dans les romans d'Elizabeth Jane Howard, les personnages masculins et féminins ont toujours été également convaincants. Avec Emmanuel, elle a créé un double rare, un homme et un artiste de premier plan crédible ; avec Alberta, une jeune fille faite de bonté, de vérité et d'humour, et d'une clairvoyance d'enfant, elle a forgé un miracle littéraire.

Telle est la distribution ; quant à l'intrigue, on doit laisser le lecteur la découvrir dans l'ordre savamment construit par l'auteur. *Une saison à Hydra* est un long roman, mais il ne contient rien qui soit ornemental ou complaisant. Chaque détail – conversations, rencontres, traits d'esprit, éléments de mise en scène, couleur de la mer ou du ciel – est lié et utile au développement de l'ensemble. La maîtrise est totale de bout en bout. Nous apprécions les parties tandis que le tout nous est révélé sous la forme de l'histoire complexe, distrayante et pour finir profondément émouvante de quatre personnages. On nous a donné à éprouver autant qu'à voir.

On ne peut pas parler d'Elizabeth Jane Howard sans dire un mot de ce *voir*, de son extraordinaire pouvoir de description, son sens du lieu, sa capacité à faire sentir en plus de montrer les paysages, les animaux, les objets, les maisons ; elle remarque tant de choses et les évoque magnifiquement, avec la magie et la précision adéquate. Elle réussit à nous faire voir ce qu'elle veut, d'une chèvre à une table dressée pour le dîner au bord de la mer, de l'expression d'un visage à un cendrier le lendemain matin. Elle a l'*œil flaubertien*.

Je dois mentionner l'existence de personnages secondaires, puisque le livre en est plein. Certains sont hors scène, comme le saint et excentrique père d'Alberta, ou les émouvants Friedman

(E. J. H. a le don d'atteindre l'âme sous des dehors grotesques) ; nous avons – sur scène – le petit garçon d'Hydra, un enfant prodige, qui se définit comme un statisticien critique, se promène avec l'énorme *Esquisse d'une histoire universelle* de H. G. Wells et ne souhaite pas rencontrer Emmanuel Joyce parce que « les Grecs ont de loin écrit les meilleures pièces » et qu'il risquerait de « se vexer si ce fait émergeait dans la conversation ». Et il y a le chaton grec...

*Une saison à Hydra* est un roman qui peut se laisser dévorer très facilement ; mais on le goûte d'autant mieux lorsqu'on le lit et qu'on le relit avec une lenteur attentive. Je terminerai en citant quelques lignes piochées ici et là, presque au hasard. Au cours d'une réception, à Londres, parmi les gens célèbres et pleins de succès : « Les femmes étaient, pour la plupart, mieux habillées que dans les soirées anglaises ordinaires. Elles s'étaient donné du mal – trop pour certaines. »

Un fragment de nuit à Hydra : « Ils marchèrent derrière la mule en descendant au port, face à une lune alanguie sur de petits nuages, telle une jeune beauté sur un lit de plumes. »

Une expression de la capacité désastreuse de l'homme à vivre au-delà du présent. Alberta doit faire face à une épreuve imminente : « L'angoisse du voyage de retour n'arrête pas de rebondir vers moi puis de s'éloigner de nouveau ; elle vient juste de me revenir, telle une balle agaçante, à la fois idiote et impossible à éviter. Il y a une énorme différence entre savoir ce qu'il faut faire et le faire, et je suppose qu'on passe la plus grande partie de sa vie dans cet entre-deux. »

Et quand le grand changement survient, il est précaire... L'espoir ne s'accompagne d'aucun optimisme béat. La résolution est « comme un feu qui s'allume grâce à un journal enflammé, juste avant que le papier ne soit plus que cendres noires et que le feu doive vivre sa vie seul ».

« Comme il était rare de tenir une promesse, difficile de respecter à chaque minute une décision prise, douloureux d'être à la hauteur de sa propre nature... »

*À la mémoire de*  
DAVID LIDDON HOWARD  
*mon père.*



LONDRES







## JIMMY

Ça aurait pu arriver n'importe où, n'importe quand, et ça aurait sûrement pu être bien pire. À Paris, par exemple, ou même à New York, avant une première; avec le cœur de Lillian qui nous en faisait voir de toutes les couleurs, Emmanuel tétanisé à cause de la représentation, et moi qui passais d'un débordement d'émotions à un autre pour ramasser les morceaux que je redistribuais aux mauvaises personnes. En fait, c'est arrivé à Londres, deux semaines après la première de la pièce, à environ minuit vingt hier soir, dans la salle de bains de la maison meublée de Bedford Gardens. Nous aurions pu être à l'hôtel – ou dans un immeuble –, et ça aurait décidément pu être bien pire. Bien pire: elle aurait pu être morte. Pour s'en tenir aux faits, cependant: Emmanuel repoussait depuis plusieurs jours le moment de la virer. Je crois qu'il lui avait même laissé imaginer qu'elle viendrait avec nous à New York. Comme nous voyageons toujours avec une secrétaire, elle aurait eu de bonnes raisons de le penser. Hier matin, quand je l'ai entrepris sur le sujet, il a essayé de me refiler la corvée – il a même plaisanté en disant qu'il était payé pour s'occuper des problèmes affectifs des autres, pas pour affronter les siens en plus. Mais j'ai compris qu'il s'en chargerait. Elle a beaucoup pleuré; la pauvre Gloria, elle a la larme facile. Il a été charmant avec elle pendant toute la journée; Lillian s'est laissé convaincre de l'éviter, ce qui

était le plus charitable qu'on pût attendre d'elle, et moi j'ai fait de mon mieux. Gloria a apporté son courrier à Emmanuel alors que nous nous apprêtions à sortir boire un verre avec Cromer, avant d'aller voir jouer une fille qu'Emmanuel avait en tête pour la production de New York. Il lui a offert un xérès et, mal à l'aise, nous avons bu un verre tous les trois : à ce moment-là elle paraissait aller bien – un peu silencieuse, et les yeux gonflés, la pauvre – mais dans l'ensemble, je l'ai trouvée très maîtresse d'elle-même. Dans le taxi, Emmanuel a soudain dit : « Quel dommage que les filles ne soient pas plus belles, comme la campagne, après la pluie », et j'ai compris qu'il avait mauvaise conscience. « Moi, je suis superbe après avoir pleuré, a déclaré Lillian, de loin à mon meilleur », ce qui était malin de sa part, parce qu'elle a fait rire Emmanuel, et que c'est vrai.

La fille dans la pièce avait le physique qui convenait, mais pas le reste. Emmanuel ayant jugé sa voix déprimante, Lillian a évidemment estimé qu'elle serait parfaite, si bien qu'entre la dispute et le dîner nous ne sommes pas rentrés avant minuit. Nous nous sommes servi un verre, et Lillian a remis le sujet de la fille sur le tapis ; c'est drôle que les gens qui adorent se quereller soient presque toujours mauvais à ce jeu. Pour faire diversion, Emmanuel s'est demandé pourquoi toutes les lumières étaient allumées. À notre retour, le salon était effectivement éclairé, de même que l'escalier. La plupart des gens font des observations sur ce qu'ils déplorent ou qui les inquiète, pas Emmanuel : il remarque tout le temps des choses, mais ne les mentionne que lorsqu'il s'ennuie. « Comme c'est bizarre ! » a dit Lillian, et elle a filé à l'étage en lâchant un commentaire à propos de cambrioleurs. Nous étions assis sur les accoudoirs des fauteuils. Emmanuel m'a regardé par-dessus son jus de citron vert, il a haussé les sourcils, les a laissés retomber d'un coup et m'a dit : « Jimmy. Nous sommes assis dans des fauteuils qui ne nous appartiennent pas, nous buvons dans des verres qui ne sont pas à nous. J'aimerais être au

moins l'un des trois ours. Je préfère vivre à l'hôtel que tout emprunter.

— Dans trois semaines, vous serez confortablement installé au New Weston », ai-je dit.

Il a levé son verre. « Il me tarde d'y être. »

Des cernes bleus s'étaient creusés sous ses yeux ; à croire que quand j'ai le plus envie de le reconforter, je ne réussis qu'à souligner son désespoir – ou peut-être pas exactement du désespoir, mais une humeur tellement silencieuse et constante, qui lui donne souvent l'air si triste, que je ne trouve pas d'autre mot. Ensuite, chaque fois qu'il m'inspire ce genre de sentiment, il me fait rire. Ses yeux étincelant d'une ironie que ceux qui ne le connaissent pas prennent pour de la méchanceté, il a dit : « Si on a vraiment des cambrioleurs, Lillian s'entend rudement bien avec... »

C'est alors qu'elle a émis un son épouvantable de là-haut ; un son que je suis incapable de décrire – cri, hurlement, mugissement de terreur suivi de stupeur. Puis il y a eu un choc sourd, et le silence. Le visage d'Emmanuel s'était figé, avec un tel air de résignation face au désastre que j'ai cru qu'il serait incapable de bouger, et pourtant il est arrivé avant moi en haut des marches.

Lillian était allongée, inconsciente, sur le sol de la salle de bains : en nous précipitant dans l'escalier, nous l'avons vue par la porte entrouverte de la pièce éclairée. Emmanuel s'est agenouillé près d'elle. « Elle s'est évanouie. Regarde dans la baignoire. » Il n'avait pas besoin de me le dire. Dans la baignoire, il y avait Gloria Williams. Ses chaussures étaient soigneusement posées à côté, comme si elle s'était mise au lit, sauf qu'elle portait toujours son horrible chandail mauve et sa jupe noire ajustée. On aurait dit une couverture de roman policier. L'espace d'un instant, je l'ai crue morte.

« Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? » a dit Emmanuel. Ce n'était pas vraiment une question, et il n'a pas levé les yeux. Je me suis alors rendu compte que la respiration

lourde et grondante qu'on entendait n'était pas celle de Lillian, mais de Gloria. « Non. »

J'ai tâtonné pour trouver son cœur et perçu un battement réticent, irrégulier. Il n'y avait pas d'eau dans la baignoire.

« Aide-moi à porter Lillian sur son lit et appelle un médecin. »

C'est ce que nous avons fait. Pendant que je parlais à la femme du médecin, Emmanuel a imbibé un mouchoir avec le contenu d'un flacon trouvé sur la coiffeuse et l'a posé sur le front de Lillian. Le temps que je raccroche, l'air empestait l'eau de Cologne, et Emmanuel était parti.

Agenouillé à côté de la baignoire dans la salle de bains, il aspergeait d'eau froide le visage de Gloria et lui tapotait les mains, sans guère de résultat, semblait-il.

« Phénobarbital, a-t-il dit, et Dieu sait quelle quantité de xérès. De *xérès*! a-t-il répété avec une sorte de dégoût incrédule. Le médecin arrive ?

— Dans cinq minutes. Pendant qu'il s'habillait, j'ai expliqué à sa femme qu'elle respirait. Une chance que nous connaissions un bon médecin.

— Nous connaissons *toujours* un bon médecin.

— Elle en a pris combien ?

— Le flacon est vide, mais je ne sais pas combien il en restait dedans. Transportons-la sur le lit du dressing-room. » Elle était beaucoup plus petite que Lillian, mais étonnamment lourde, et sa respiration commençait à me faire peur.

« Je suis sûr qu'il faudrait la redresser. » Lorsque nous nous sommes exécutés, sa tête a roulé d'un côté et j'ai entendu un petit craquement dans son cou.

« Du café noir ? ai-je suggéré. Enfin... est-ce qu'il ne faut pas la réveiller ?

— Ce qu'il faut, c'est lui faire rendre la drogue, et je te défie d'y arriver. Comment fait-on vomir quelqu'un qui est inconscient ?

— Elle n'est pas complètement inconsciente. Regardez. »

# Elizabeth Jane Howard

## Une saison à Hydra

À soixante et un ans, Emmanuel Joyce est un dramaturge à succès. Accompagné de sa femme Lillian et de son manager Jimmy Sullivan, qui partage leur vie nomade, il s'apprête à quitter Londres afin de repérer à Broadway une comédienne pour la production de sa dernière pièce. Lorsque surgit l'idée de confier le rôle à Alberta, sa secrétaire de dix-neuf ans, tous les quatre embarquent pour l'île grecque d'Hydra où Jimmy aura six semaines pour faire répéter l'ingénue, tandis qu'Emmanuel tâchera de renouer avec l'écriture.

Le temps d'un été brûlant, la dynamique qui lie les quatre exilés prend une tournure inattendue, et la vie de chacun change de cap.

Elizabeth Jane Howard (1923-2014) est l'auteure de quinze romans, dont la saga des Cazalet, adaptée en série pour la BBC et devenue un classique contemporain au Royaume-Uni. *Étés anglais*, premier tome de cette saga, a paru dans la collection Quai Voltaire en mars 2020.

**«Un roman dans la plus pure et excellente veine du réalisme à l'anglaise, c'est-à-dire une superbe démonstration d'acuité psychologique.»**  
Nathalie Crom, *Télérama*.

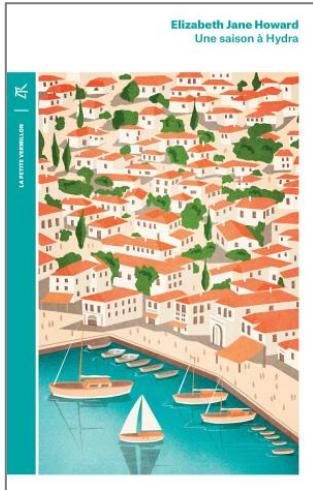
**«Roulant sur une prose somptueuse, une exquise partie de billard à trois bandes entre quatre points de vue.»**  
Marguerite Baux, *Grazia*.

**«Il y a tout, là-dedans : des dialogues brillants, du romanesque comme s'il en pleuvait, un style fluide, soyeux, poétique.»**  
Éric Neuhoff, *Le Figaro littéraire*.



LA TABLE RONDE

Illustration couverture  
Mathieu Persan  
Design graphique  
Cheeri  
[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)



# Une saison à Hydra

## Elizabeth Jane Howard

Couverture : Illustration Mathieu Persan

Cette édition électronique du livre  
*Une saison à Hydra* d'Elizabeth Jane Howard  
a été réalisée le 09 juin 2020  
par les Éditions de La Table Ronde.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9791037107336 - Numéro d'édition : 368743).  
Code Sodis : U332870 - ISBN : 9791037107343  
Numéro d'édition : 368744.